



## LE ROMAN DE LA SEMAINE À LA VIE, À LA MORT

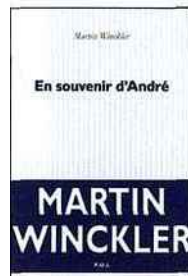
**C'EST UN ECRIVAIN TRAITANT, EN GUERRE** contre des médecins maltraitants. Martin Winckler n'est jamais aussi percutant que lorsqu'il enfle sa blouse blanche pour plonger sa plume là où ça fait mal, là où les hommes ont mal. Car, depuis « La Maladie de Sachs » qui le révéla au grand public en 1998, son combat médical et littéraire consiste à essayer de soulager la douleur. Les maux par les mots, la morphine, le LSD pourquoi pas, pourvu qu'on ne laisse personne endurer l'insupportable. Cet homme si docte et si peu académique, au sourire si doux et aux colères si vives, est ainsi fait que, lorsque l'autre souffre, il souffre aussi. Est-ce parce qu'il est également fou de séries télévisées (il a été l'un des premiers à les ausculter) qu'il ne sacrifie jamais le romanesque à son propos ? « Les Dossiers de l'écran », très peu pour lui ! Inspirés par les études universitaires, « Les Trois Médecins » comme « Le Chœur des femmes » sur la pratique de la gynécologie sont des romans à la Dumas, bourrés jusqu'à la moelle de personnages à vous fendre le cœur et d'histoires à rebondissements parfois stupéfiants. « En souvenir d'André » s'inscrit

Martin Winckler

Jean-Luc Berfini

*MARTIN WINCKLER*

dans cette lignée narrative, un cran plus loin. Après s'être beaucoup demandé comment on pouvait aider les hommes et les femmes à vivre en supportant la maladie, l'angoisse, la solitude, voilà qu'il pose la question ultime : comment aider à mourir ces êtres qui sont tellement las qu'ils ne sont plus là ? Comme cette femme : « Elle souffrait, ulcérée, de sa bouche, de son ventre, de fatigue, de tristesse d'être veuve depuis aussi longtemps. Tous ses beaux souvenirs ne parvenaient pas à la consoler de ça. » Le ton est grave, la plume gracieuse, l'empathie irradie ce qui n'est nullement un document sur l'euthanasie, mais un immense roman d'amour qu'on dévore d'une traite jusqu'au dénouement inattendu. Deux voix y dialoguent, celle d'un jeune médecin, Emmanuel, venu aider Daniel, un vieux médecin devenu patient sous le coup d'un cancer, à rendre son dernier souffle. Pourquoi a-t-il été choisi, lui ? Winckler a le sens du



suspense... Avant de prononcer le mot « fin », Daniel conte à Emmanuel comment il a passé beaucoup de sa vie à donner la mort, dans la clandestinité. Jamais Martin Winckler n'administre de leçon. A travers les souvenirs de Daniel, il dérange, enrage de l'hypocrisie des médecins, de l'inégalité devant les soins, de la pratique

qui baisse les bras devant la douleur. « En souvenir d'André » est autant un livre sur la mort que sur les moyens de rendre la dignité à la vie. Avant de partir à son tour, Emmanuel se souvient de ceux qu'il a aidés. Dont il a écouté et noté les histoires dans des cahiers afin que les mots les gardent vivants à jamais. Il y a beaucoup d'hommes, peu de femmes : « J'ai le sentiment qu'elles ont toujours de bonnes raisons de tenir bon, de s'accrocher. » Il y a tout de même Louise. Que celle qui gardera les yeux secs en découvrant le destin de cette mère à l'âge où l'on est fille nous jette la première pierre. « S'ouvrir sans questionner, écouter sans interrompre, entendre sans juger. Expliquer. Apaiser. Soulager. » Ainsi soignent Daniel et Emmanuel. Et Martin Winckler sûrement aussi. On est critique, pas commissaire de police, on se fiche bien de savoir ce que l'auteur a puisé dans son expérience de docteur. Ce qui est sûr, et bien plus important, c'est qu'il émane de ce livre une sincérité et une puissance rares, celles d'un homme qui n'a pas d'égal pour écouter ses pairs.

OLIVIA DE LAMBERTERIE

■ « En souvenir d'André », de Martin Winckler  
(P.O.L., 197 p.).